



# Montaigne, *Des Cannibales* et *Des Coches*, (édition Nouveau bac 1<sup>re</sup>)

## GUIDE PEDAGOGIQUE

établi par Nancy Oddo

<b>L'œuvre : présentation</b> .....	2
■ Le contexte historique et culturel .....	2
■ La biographie de Montaigne .....	4
■ L'écriture des <i>Essais</i> .....	8
<b>L'édition Classiques &amp; Cie Lycée</b> .....	12
<b>Exercices &amp; sujets : les corrigés</b> .....	13
■ Des clés pour vous guider .....	13
■ Les lectures d'images .....	19
■ Les sujets d'écrit et d'oral .....	21
<b>Textes complémentaires : sur le thème de la barbarie</b> .....	26

# L'ŒUVRE

## Des infos complémentaires

### Le contexte historique et culturel

#### ➤ Les grandes découvertes

Lorsque Montaigne publie ses *Essais*, il participe avec les deux chapitres « Des Cannibales » et « Des Coches » à l'élaboration du mythe des grandes découvertes.

On pense encore la Renaissance et la découverte du Nouveau Monde comme le seuil de la modernité. Or, il faut nuancer : c'est bien sûr le point de vue des seuls Européens.

Par ailleurs les hommes du XVI<sup>e</sup> siècle, Montaigne en tête, étaient bien moins enthousiastes que nous le sommes aujourd'hui face à ce surgissement, et même plutôt sceptiques. Montaigne propose précisément une vision décentrée des Indiens du Nouveau Monde.

Une exposition virtuelle organisée par la Bibliothèque Nationale de France peut permettre d'apporter ces éclairages nuancés pour modérer l'euphorie qui s'empare de nous : <http://expositions.bnf.fr/marine/arret/00.htm>

#### ➤ De la Réforme aux guerres de religion

L'histoire littéraire distingue généralement deux périodes au XVI<sup>e</sup> siècle : le beau XVI<sup>e</sup> siècle du début du siècle, et l'automne de la Renaissance, entaché des huit guerres de religion qui opposent catholiques et protestants en France.

L'ensemble du siècle se caractérise par une rénovation religieuse qui commence au tout début du XVI<sup>e</sup> par la redécouverte des Pères de l'Église inaugurée par les humanistes (voir plus bas). Le désir de trouver des formes de piété plus personnelles et de pratiquer une religion plus spirituelle que rituelle, prend appui sur cette redécouverte : le Moyen Âge connaissait surtout Saint Augustin, mais le XV<sup>e</sup> découvre les Pères grecs tels Origène, Grégoire de Nysse, Jean Chrysostome. On note aussi la diffusion de la Bible et des Évangiles. Cette volonté de rénover l'Église prend une forme radicale dans la Réforme protestante, menée par Martin Luther (1483-1546) dès 1517 (publication de ses 95 thèses à Wittenberg, en Allemagne) et Jean Calvin (1509-1564) en France.

Cette rénovation religieuse connaît aussi des formes modérées, comme l'évangélisme qui s'épanouit à la même période autour du groupe de Meaux auquel prend part la sœur du roi François 1<sup>er</sup>, Marguerite de Navarre. Rabelais et Clément Marot défendent cette spiritualité présidée par la Charité, qui reconnaît l'autorité du Pape.

À partir de 1545, le Pape Paul III réunit un concile à Trente, sur les terres de Charles Quint qui le réclame depuis longtemps. Ce concile intermittent dure 18 ans : il permet à l'Église catholique de clarifier ses positions sur le plan du dogme et de la discipline. On parle de Réforme catholique, de Réforme tridentine ou encore de Contre-Réforme.

Sur les Réformes en France au XVI<sup>e</sup> siècle, voir les notices du site du Musée protestant : <https://www.museeprotestant.org/>

➤ **Le mouvement humaniste**

On appelle humanisme le mouvement artistique et culturel central durant la Renaissance. Avant de renvoyer à une notion d'humanité ou de philanthropie, le terme se réfère d'abord aux sciences de l'encyclopédie et en particulier aux savoirs que les anciens (Grecs et Romains) nous ont transmis.

C'est d'abord l'adjectif « humaniste » qui est utilisé : première occurrence en 1539. Le substantif « humanisme » apparaît seulement au XIX<sup>e</sup> siècle. « Humaniste » est l'adaptation française du néo-latin « umanista » (Italie XIV<sup>e</sup>) qui désignait les professeurs et étudiants spécialisés dans l'étude de la langue et des littératures de l'Antiquité : domaine que l'on appelait encore récemment « les humanités ».

Ces *studia humanitatis* (contre *studia divinae*), qui s'appuient sur les nouveaux modes de diffusion du savoir (imprimerie) ainsi que sur les nouvelles méthodes d'investigation des textes (la philologie), génèrent un renouvellement de la représentation du monde et de la place que l'homme y occupe. L'humanisme se définit donc par une ambition de refonte du savoir et une méthode commune pour y arriver en passant par le renouvellement des lettres et du savoir.

Il se définit aussi par une posture de rupture : rupture avec la *Vulgate* (version latine de la Bible), rupture avec la tradition médiévale, rupture avec l'université de la Sorbonne (les théologiens/ la scolastique, c'est-à-dire la philosophie enseignée dans les universités médiévales et qui vise à concilier les apports de la philosophie grecque et la théologie chrétienne), rupture avec « les ténèbres gothiques » selon la formule de Rabelais dans le *Pantagruel*.

Attention : il s'agit bien d'une posture, c'est-à-dire d'une fiction et d'une mise en scène qui n'a rien à voir avec la vérité historique, le Moyen Âge ayant aussi sa culture et son raffinement littéraire et artistique !

## **La biographie de Montaigne**

### **« Je suis moi-même la matière de mon livre » (Au Lecteur)**

#### ➤ **Chronologie**

1533 : naissance de Michel Eyquem de Montaigne, troisième fils et premier survivant des enfants de Pierre Eyquem et Antonine de Louppes. Il est baptisé puis conduit en nourrice dans un hameau voisin.

Vers 1539 : entrée de Montaigne au collège de Guyenne.

1543 : représentation au collège de Guyenne d'une *Medea* d'Euripide (probablement celle de Georges Buchanan) où Montaigne aurait tenu un rôle.

1546 : Montaigne entre à la faculté des Arts de Bordeaux

1547 : Il joue dans la tragédie latine *Julius Caesar* de Marc-Antoine Muret, son professeur.

1548 : révolte de la Gabelle (impôt royal) à Bordeaux évoquée par Montaigne (*Essai*, I, 23) avec répression violente par Montmorency (ville privée de ses privilèges, jurats suspendus)

1549 : Montaigne commence ses études de droit, peut-être à Toulouse.

1551 : Montaigne à Paris dans le milieu érudit humaniste. Il aurait suivi les cours de grec d'Adrien Turnèbe.

1555 : Montaigne est nommé conseiller à la Cour des aides de Périgueux.

1556 : La cour des aides de Périgueux est supprimée : tout son personnel est nommé au parlement de Bordeaux.

1558 : époque probable de la rencontre avec La Boétie.

1559 : mort d'Henri II. Montaigne suit la cour à Bar-le-Duc et y voit un portrait du roi René qui sera l'objet d'un long développement dans *l'Essai* II, 17.

1562 : séjour de Montaigne à Paris, reçu devant le parlement de Paris où il fait profession de foi catholique. Il suit la cour, assiste au siège de Rouen et rentre à Bordeaux en novembre.

1563 : testament de La Boétie, malade, qui lègue à Montaigne « son intime frère et inviolable ami » les livres qu'il conserve à Bordeaux. Mort de La Boétie en août d'une dysenterie.

1565 : intervention de Montaigne au parlement de Bordeaux pour préparer la venue du roi Charles IX : il y déplore la vénalité des charges et le trop grand nombre d'officiers de justice. En septembre, il épouse Françoise de La Chassaingne. Édikt du roi rendant aux jurats de Bordeaux leur autorité perdue depuis 1548.

1568 : mort du père de Montaigne : le château et les terres reviennent à Montaigne.

1569 : publication de la traduction par Montaigne de la *Théologie naturelle* de Raymond Sebond, dédié à son père. Au cours de cette année, il fait une chute de cheval qu'il raconte dans *l'Essai* II, 6 : expérience fondatrice de sa relation à la mort et de son projet autobiographique.

1570 : naissance de sa fille Antoinette qui ne vivra que deux mois. Publication des *Œuvres* de La Boétie (parution en 1571)

1571 : retraite de Montaigne célébrée par une inscription apposée dans sa bibliothèque qu'il s'est fait aménager. Il dit « quitter l'esclavage des charges publiques » et « se retirer au sein des doctes vierges ». Début probable de la rédaction des *Essais*. Naissance de sa fille Léonor, la seule survivante de ses six filles. En octobre, il reçoit sa nomination dans l'ordre de Saint-Michel (dignité considérable qui n'honore que des gentilshommes de cour et d'épée, et jamais des parlementaires).

1572 : rédaction du chapitre « que philosopher, c'est apprendre à mourir ».

1573 : une grande partie du livre I est composée entre 1572-1573.

1576 : Montaigne fait frapper une série de médailles avec ses armoiries d'un côté, et de l'autre, son emblème (une balance aux plateaux horizontaux) et sa devise pyrthonienne « je soutiens », c'est-à-dire, *je suspends mon jugement*.

1578 : Montaigne aurait servi d'intermédiaire dans une tentative de négociation entre le roi de Navarre et le duc de Guise. Atteint par la maladie de la pierre (coliques néphrétiques). C'est à cette époque qu'il compose une grande partie du livre II.

1580 : publication des *Essais* (à Bordeaux, chez Simon Millanges), les deux premiers livres. Départ de Montaigne pour la cour et présentation d'un exemplaire de son livre au roi Henri III. Départ pour un voyage qui donne lieu à son *Journal de Voyage* : Suisse, Allemagne, Autriche et Italie.

1581 : Montaigne reçoit par une bulle pontificale l'honneur d'être citoyen romain. En son absence, il est élu maire de Bordeaux : il s'installe dans ses fonctions fin décembre.

1582 : grande activité politique de Montaigne (se rend à la cour à Fontainebleau pour défendre les privilèges de Bordeaux). Publication de la deuxième édition des *Essais* (Bordeaux, Simon Millanges)

1583 : Montaigne réélu maire de Bordeaux pour deux ans.

1584 : activité politique intense. Montaigne reçoit le roi de Navarre dans son château.

1585 : intense activité épistolaire.

1586-1587 : Montaigne rédige le livre III.

1587 : publication de la quatrième édition des *Essais* (à Paris, chez J. Richer).

1588 : début des relations avec Marie Le Jars de Gournay qui deviendra sa « fille d'alliance ». Cinquième édition des *Essais* avec nombreux ajouts (à Paris, chez Abel L'Angelier). Montaigne à Paris, malade.

1589 : assassinat d'Henri III, Henri de Navarre reconnu comme son successeur. Le parlement de Bordeaux le reconnaît et Montaigne est appelé à son service.

1592 : 13 septembre, mort de Montaigne. Adoptant l'usage de la haute noblesse, sa famille fait déposer son cœur dans l'église Saint-Michel de Montaigne et son corps est inhumé à Bordeaux.

1595 : publication de l'édition posthume par Marie de Gournay des *Essais* (Paris, A. l'Angelier). Le texte est augmenté d'un tiers par rapport à l'édition de 1588.

1598 : publication de la deuxième édition posthume par Marie de Gournay avec une nouvelle préface.

1676 : Mise à l'index des *Essais*, condamnés pour leur obscénité, sans considération théologiques ou philosophiques.

### ➤ Caractéristiques clés de la vie de Montaigne

- Le milieu familial : famille de riches marchands (Eyquem) qui acquiert en 1497 la terre noble de Montaigne en Périgord. Le père de Montaigne, Pierre, abandonne le premier la fonction de commerçant, prend part aux guerres d'Italie, agrandit son domaine et accomplit une carrière honorifique comme jurat, prévôt et enfin maire de Bordeaux en 1554. Père catholique qui s'intéresse aux questions religieuses et demande à son fils de traduire pour lui la *Théologia naturalis* de Raymon Sebond, ce que Montaigne fait en 1568 et dont le long essai II, 12 garde la trace.

- Montaigne né le 28 février 1533, aîné d'une famille de 8 enfants, situation privilégiée car héritier des biens et du titre de son père

Figure du père très admirée : voir *Essai* I, 26. Montaigne voue un véritable culte à son père. Figure de la mère absente : Antonine de Louppes ou Lopez, issue d'une famille de juifs espagnols convertie depuis longtemps au catholicisme. Idée que la mère ne s'occupe que de l'éducation des filles. Peu de

choses sur elle, à part des éléments financiers et juridiques : elle passa sans doute à la réforme et survécut à Montaigne, jusqu'à 90 ans.

- Formation intellectuelle : maîtrise du latin, pension au collège humaniste de Guyenne (gros lecteur des auteurs antiques), joue au théâtre dans les tragédies latines de ses professeurs humanistes, Bucanan et Muret. Culture profondément humaniste à laquelle s'ajoute une connaissance du droit qu'il critique parfois (I, 43 : des lois somptuaires qui se réfère aux édits récents des monarques de son temps). Un fan d'histoire et de poésie : « l'histoire, c'est plus mon gibier ou la poésie que j'aime d'une particulière inclination » (I, 26).

- Beaucoup d'expériences selon le principe, formulé par Montaigne, qu'« il se tire une merveilleuse clarté pour le jugement humain de la fréquentation du monde » (I, 26). Séjour à Paris, peut-être à Toulouse, période mondaine et activité politique, témoin des événements historiques : la révolte de la gabelle à Bordeaux évoquée en I, 24.

Mai 1562 marque le début des guerres de religion : allusions lointaines, mais Montaigne y est attentif. Même s'il refuse d'écrire l'histoire contemporaine, il n'est pas étranger à son déroulement.

- Trois événements importants :

- 1) son amitié avec La Boétie rencontré en 1558 : Étienne de La Boétie, plus âgé que lui de 3 ans, l'impressionne par sa personnalité « à l'antique », intelligence, rigueur morale et allure humaniste proche de celle de Montaigne. Il a déjà écrit plusieurs ouvrages, dont un recueil de vers et son célèbre *De La servitude volontaire* (hardiesse politique et liberté d'esprit). Mort prématurée et courageuse qui impressionne Montaigne comme il en témoigne dans une lettre à son père.

- 2) Son mariage avec Françoise de La Chassaigne peu après la mort de La Boétie, en 1565 : de cette union, seule Léonor, née en 1571, survit.

- 3) La mort de son père en juin 1568 : Montaigne entre alors en possession d'une fortune appréciable qui va lui permettre de s'affranchir de ses fonctions. Le 24 juillet 1570, il cède sa charge de conseiller et décide de vivre dans son château à Montaigne.

### Entre 1572 et 1580

- Retraite de Montaigne : pour J. Starobinski, le sens profond de cette retraite serait une déception du monde dont il se sépare « pour satisfaire une exigence de franchise et de véracité ». Pour H. Friedrich, cette retraite reprend *l'otium cum litteris* des antiques (Cicéron, Sénèque, Pline) comme l'avait fait Pétrarque par exemple. Peut-être aussi existe-t-il des raisons contingentes : déception d'une carrière trop lente, ambitions déçues ? La fermeté de cette décision et son optimisme (entre deux guerres de religion, il espère « repos et sécurité ») frappent : Montaigne se promet de parfaire le château, d'agrandir sa demeure comme l'avait fait son père et de se consacrer à l'étude.

- La librairie des sentences est décrite dans le livre III (III, 3) : elle renferme au moins 1 000 livres, surtout en latin, français, italien, des traductions d'auteurs grecs, des historiens, moralistes et philosophes. Les sentences gravées au plafond de sa bibliothèque mettent en valeur la faiblesse de l'homme (la *miseria hominis*) : « les hommes sont tourmentés par les opinions qu'ils ont des choses, non par les choses mêmes ». Il est cependant paradoxal de figer sous forme de sentences gravées des pensées, alors que Montaigne peint le passage et constate l'incessant glissement des choses et les métamorphoses de l'homme. Ce paradoxe exprime un conflit entre deux formes littéraires : la maxime et l'essai.

- 1572 : début de l'écriture des *Essais*. Au début, il s'agit d'une série de compilations dont Montaigne tire une leçon à caractère élevé. Le livre II, composé entre 1576-1578, porte sur le thème de l'inconstance de l'homme (titre de II, 1) ; Montaigne y apporte l'expérience de la découverte faite en lui-même de l'inconstance. À partir de 1576, Montaigne ne craint plus de s'explorer, de s'engager, d'exposer ses propres opinions : d'où l'orientation plus personnelle que prend le livre II et qui justifie le *Au Lecteur* de 1580.
- Il fait par ailleurs deux expériences capitales : celle de la maladie de la pierre (II, 37, *De la ressemblance des pères aux enfants*) annoncée de manière théâtrale : « Je suis aux prises avec la pire de toutes les maladies, la plus soudaine, la plus douloureuse, la plus mortelle et la plus irrémédiable ». Elle a des répercussions profondes sur sa conduite et son jugement. Et celle de l'expérience intellectuelle du scepticisme dès 1576 après sa lecture des *Hypotyposes pyrrhoniennes* de Sextus Empiricus. C'est alors qu'il adopte sa devise « que sais-je ? » et son emblème sur sa médaille avec la devise pyrrhonienne « je suspends mon jugement ». Cela lui permet de faire la critique du dogmatisme, d'approfondir son étude de l'homme et surtout de s'affranchir des doctrines étrangères.
- Première édition des *Essais* en 1580. Puis il quitte son château et entreprend son grand voyage destiné en principe à soigner sa maladie en prenant les eaux : il passe par Paris et présente son livre à Henri III.

### La maturité des Essais entre 1580-1588

- Épisode guerrier avant le départ en Italie : il participe au siège de La Fère de juillet à septembre 1580, puis part en voyage. Le chapitre III, 9 (*De la vanité*) montre l'importance de ce séjour romain : retranscription de la bulle qui le fait citoyen romain avec un commentaire un peu ironique. Il rapporte aussi de ce voyage un *Journal* qui est « l'arrière-boutique » du livre III mais qui ne sera publié qu'en 1774. C'est à Rome qu'il apprend son élection à la mairie de Bordeaux.
- La mairie de Montaigne pendant une période de troubles : montée de la violence à Bordeaux, création de la Ligue, huitième guerre de religion en 1588 qui fait rage en Guyenne, et en plus peste (III, 12). Paradoxalement, c'est pendant cette période difficile qu'il continue à travailler ses deux premiers livres (1582, deuxième édition à Bordeaux ; 1587 nouvelle édition à Paris, chez Richer encore enrichie) et les 13 chapitres du troisième livre : les *Essais* deviennent le réceptacle de sa vie personnelle surtout en III, 13 (*De l'expérience*), où il évoque ses goûts et ses habitudes. Mais on trouve aussi une philosophie morale personnelle : il reprend le précepte ancien « suivre la nature » en le transformant « suivre sa nature ». la sagesse s'incarne dans la figure de Socrate. La peinture du moi prend toute sa signification car, à travers ce qu'il y a d'ondoyant en lui, il a reconnu en lui une « forme maîtresse » de caractère universel : cette découverte de la « subjectivité objective » (selon la formule de Proust) est capitale pour le lecteur : voir III, 2 (*Du repentir*) « je propose une vie basse ». En 1588, les *Essais* sont donc terminés : la cinquième édition comprend les trois livres avec les additions, à Paris, chez Abel Langelier.

### Époque de la relecture

- Dernières activités politiques intenses autour d'Henri IV qui n'abjure qu'en 1593. Correspondance entre Montaigne et le roi de France.
- Dernières éditions des *Essais* : relecture et annotation sur l'exemplaire de Bordeaux (voir iconographie plus loin). Rencontre avec Marie de Gournay qui fera paraître l'édition posthume à partir de l'exemplaire de Bordeaux
- La mort de Montaigne : 13 septembre 1592, non pas comme il aurait voulu, « si toutefois j'avais à choisir ce serait, ce crois-je, plutôt à cheval que dans un lit, hors de ma maison et éloigné des miens » (III, 9), mais chez lui, à 59 ans.

## L'écriture des *Essais*

### ➤ L'exemplaire de Bordeaux : un document iconographique à exploiter pour comprendre le processus d'écriture des *Essais*

Exploiter le blog de la Bibliothèque Nationale de France où l'on trouve des photographies de l'exemplaire de Bordeaux :

<https://gallica.bnf.fr/blog/06072016/comment-montaigne-ecrivait-ses-essais-lexemplaire-de-bordeaux>

Il s'agit des *Essais* de Montaigne, dans leur version imprimée chez Abel L'Angelier en 1588 : un exemplaire annoté de la main de l'auteur, dit « exemplaire de Bordeaux ». Ce travail de réécriture constant explique en partie les trois strates de texte communément signalées par les lettres [A] pour l'édition de 1580, [B] pour 1588 et [C] pour l'édition posthume en 1595, précisément à partir de cet exemplaire de Bordeaux, et faite par Marie de Gournay. Pourtant, l'exemplaire de Bordeaux laisse voir qu'il y a plus de « Montaigne » que ces trois-là (celui de 1580, celui de 1588 et celui d'après 1588). C'est pourquoi l'édition scientifique récente de la collection de la « Pléiade » des *Essais* par Jean Balsamo, Michel Magnien et Catherine Magnien-Simonin (Paris, Gallimard, Pléiade, 2007) a supprimé ces indications A, B et C en s'expliquant ainsi :

« Déjà dans certains chapitres de l'édition de 1580, on distingue nettement un mouvement du moi, un bougé, ne serait-ce que dans la contradiction manifeste entre le début et la fin du chapitre *De l'amitié* ».

La présentation typographique qui stratifie et feuillette l'image du moi, le prive en fait de sa cohérence et de son identité. Certes cette identité est problématique, mais elle ne peut s'envisager en dehors du tissu du texte qui, à la fois, l'établit et la fixe.

La lente élaboration d'une des phrases les plus fameuses des *Essais* témoigne des réécritures et corrections innombrables de Montaigne sur son texte. Devant la difficulté d'analyser les raisons de son amitié pour La Boétie, Montaigne avait reconnu avant 1580 : « Si on me presse de dire pourquoi je l'aimais, je sens que cela ne se peut exprimer » ; après 1588, il a tout d'abord ajouté en marge : « qu'en répondant : Par ce que c'était lui » ; puis, plus tard encore, d'une autre encre, beaucoup plus pâle, il équilibre enfin la formule restée dans les mémoires : « Par ce que c'était moi. » [en ligne sur le site indiqué plus haut]

### ➤ La notion d'essai

L'essai constitue un sous-genre de la littérature d'idées grâce à Montaigne.

Il ne s'agit pas d'une catégorie littéraire sous la plume de Montaigne qui emploie par abus le terme d'essais au lieu de chapitres.

Étymologie : *exagium*, c'est-à-dire la pesée, l'évaluation pondérale. Proche de *exigere*, examiner, évaluer. L'opération peut porter sur un objet (essai d'un instrument pour vérifier son efficacité) ou sur le sujet qui s'accomplit (Marot dans la préface à *L'Adolescence clémentine* écrit : « ce sont œuvres de jeunesse, ce sont coups d'essai »).

Montaigne croise les deux : il fait l'essai de son jugement, de ses facultés naturelles, du fruit de ses études, etc. Le mot n'apparaît comme titre du livre qu'après 1580. Idée que le produit qui sert de matière à l'essai n'est pas évalué pour son intérêt propre, mais pour ce qu'il révèle des aptitudes naturelles ou acquises de celui qui l'a produit.

### **Conséquence 1 : essai et connaissance de soi**

Si les essais de Montaigne sont des essais de ses facultés intellectuelles, ils recèlent toujours des informations sur lui autant que sur l'objet dont il traite. Cela vérifie le *Au lecteur* « car c'est moi que je peins ». Il faut garder à l'esprit que ce qui est affirmé dans les *Essais*, même avec des arguments convaincants, repose sur les convictions d'un homme qui ne revendique aucune autorité doctrinale et ne prétend pas transmettre des vérités garanties et irrécusables. Il témoigne simplement de ce qu'il croit vrai, ou de ses doutes, ou de ses refus etc. ne jamais escamoter la subjectivité du témoignage : Montaigne exhibe son geste de témoin ou de juge sans code. Du coup, le lecteur est invité à examiner la justesse des propos qui lui sont présentés et à les ratifier éventuellement, sans être leurré par les cautions que se donne généralement le savoir. Dans ces pages, on ne trouve pas la vérité, mais des opinions ou les « fantaisies » d'un « homme de la commune sorte ». C'est complexifié car Montaigne est aussi son propre lecteur : il se reconnaît et se recompose sans cesse : ce n'est plus son portrait que l'on saisit dans le miroir, mais son regard sur lui-même. L'identité devient problématique : ce que Merleau-Ponty en parlant de Montaigne a synthétisé : « Il ne peut être question de résoudre le problème de l'homme, il ne peut s'agir que de décrire l'homme comme problème » (1947)

### **Conséquence 2 : l'écriture de l'essai**

Ce n'est pas un texte clos, ni abouti : l'essai qui ne se définit ni par son objet (pas maîtrisable), ni par ses qualités esthétiques (défectueuses parfois), mais par les capacités qu'il atteste chez celui qui s'y est appliqué, ne satisfait que par accident à des exigences esthétiques. L'inachèvement, l'imperfection sont compatibles avec les essais : ajouts, allongements, relecture. Montaigne s'efforce d'écrire et de penser juste, mais il donne ce projet pour contingent et ses résultats pour approximatifs, toujours susceptibles d'être réévalués. L'essai est donc la forme textuelle d'un pyrrhonisme radical (pas de vérité) et d'une philosophie de la contingence et du devenir (toujours remaniable). Originalité car écrire le doute et le changement, c'est les figer en assertions illogiques : ici l'écriture inscrit l'instabilité et l'enquête perpétuelle (la zététique pyrrhonienne est la recherche dont la fin n'est pas d'accéder à la vérité recherchée, mais de reconnaître qu'on ne l'a pas encore atteinte)

### **Conséquence 3 : l'esthétique de l'essai**

Notion d'inachèvement : elle est relative chez Montaigne puisque les chapitres ne sont pas inachevés, mais susceptibles d'être revus. Elle ne se définit pas par des manques, mais par des virtualités.

Notion de maniérisme : au sens non pas de « maniéré » (mièvre), mais au sens d'un art qui met l'accent sur le travail de l'artiste plutôt que sur l'objet qu'il produit, ou les relations de cet objet avec un modèle. Dans l'art classique comme dans l'art baroque, c'est l'objet qui est privilégié ; le maniérisme exige qu'apparaissent en pleine lumière les opérations de composition, de stylisation, de déformation, etc. par lesquelles l'artiste marque sa maîtrise de sa singularité.

## Bibliographie

### ➤ Sur Montaigne et le Nouveau Monde

Plusieurs travaux universitaires faciles d'accès permettent d'approfondir les points abordés rapidement dans cet ouvrage.

- Arnould Jean-Claude et Emmanuel Faye, *Rouen 1562 : Montaigne et les cannibales*, Rouen, Cérédi, 2013 [en ligne sur le site : [ceredi.labos.univ-rouen.fr](http://ceredi.labos.univ-rouen.fr)]
- Desan Philippe (dir.), *Dictionnaire de Michel de Montaigne*, Paris, Honoré Champion, 2004.
- Dupeyron Jean-François, *Montaigne et les Amérindiens*, Bordeaux, Le Bord de l'Eau, 2013.
- Duviols Jean-Paul, *Le Miroir du Nouveau monde. Images primitives de l'Amérique*, Paris, Pups, 2006.
- Honour Hugh, *L'Amérique vue par l'Europe*, catalogue d'exposition, Paris, RMN, 1976.
- Lestringant Franck, *Le Huguenot et le sauvage. L'Amérique et la controverse coloniale en France au temps des guerres de religion*, Paris, Aux Amateurs de livres, 1990.
- Lestringant Franck, *Le Brésil de Montaigne*, Paris, Chandeigne, 2005.
- Dominique de Courcelles (dir.), *Littérature et exotisme XVI-XVIII siècle*, Paris, Publications de l'École nationale des chartes, 1997 [en ligne sur le site Open Édition : <https://books.openedition.org/enc/1037> ]
- Marrache-Gouraud Myriam, « la plume des Amériques en son histoire allégorique », dans *S'exprimer autrement : poétique et enjeux de l'allégorie à l'âge classique*, M.-C. Pioffet et A.-E. Spica (dir.), Tübingen, Narr Verlag, 2016, p. 253.

### ➤ Représentations du Brésil

Plusieurs articles en ligne sont consacrés aux représentations du Brésil dans l'iconographie et la littérature renaissantes, en particulier :

- Oury Goldman, « Finir le Moyen Âge, ouvrir le Nouveau Monde ? Humanisme et célébration de la découverte au tournant des xv<sup>e</sup>-xvi<sup>e</sup> siècles », *Questes*, 33/2016.
- Pansu Morgane, « Représentations des tribus Tupi-Guarani du littoral brésilien, du Cap Saint Roque jusqu'au Rio de la Plata, selon les récits d'explorateurs européens de la première moitié du xvi<sup>e</sup> siècle », 2014. Hal-01059086
- Van Eynde Laurent, « Un monde nouveau. Découverte, connaissance et scepticisme », *Phantasia*, vol. 3 (2016), p. 34-52.
- Wallerick Grégory, « Hans Staden ou un européen chez les Tupinamba », 2007. Hal-00409426

➤ **Expositions**

- Le site de la BNF (Bibliothèque Nationale de France) propose des expositions virtuelles avec des parcours pédagogiques exploitables dans le cadre de l'étude des essais « Des Coches » et « Des cannibales », ainsi que du parcours « Notre monde vient d'en rencontrer un autre » :

Trésors photographiques de la société de géographie : <http://expositions.bnf.fr/socgeo/index.htm>

L'Âge d'or des cartes marines : <http://expositions.bnf.fr/marine/index.htm>

Le monde en sphères : <http://expositions.bnf.fr/monde-en-spheres/>

- Le site du Musée du Quai Branly permet d'explorer les collections numérisées, riches en objets issus de la culture Tupinamba : choisir l'onglet « Recherches », puis « Bibliothèque et fonds documentaire », et dans « catalogues », « consulter le catalogue des collections » : <http://www.quaibranly.fr/fr/>

# L'ÉDITION

## Classiques & Cie Lycée

À l'occasion de la réforme du lycée et de la mise en place du nouveau Bac français, la collection Classiques & Cie a été entièrement repensée de manière que chaque ouvrage offre aux enseignants une séquence complète sur l'œuvre et le parcours associé, tels que définis dans les nouveaux programmes.

La nouvelle édition des deux *Essais* au programme du Bac comprend, sur chaque double page, le texte de Montaigne (page de droite) face à sa version en français moderne (page de gauche), associé à une proposition de parcours « Notre monde vient d'en rencontrer un autre », ainsi qu'à de nombreux autres enrichissements pédagogiques.

### ➤ **L'avant-texte**

Composé des rubriques « Qui est l'auteur ? », « Quel est le contexte ? » et « Pourquoi vous allez aimer ces deux essais », l'avant-texte permet d'amener l'élève progressivement à la lecture du texte.

### ➤ **Au fil du texte : « Des clés pour vous guider »**

Soigneusement annoté, le texte de Montaigne est enrichi, à intervalles réguliers, de pages « De clés pour vous guider », qui permettent d'interroger des passages clés de l'œuvre. Trois premières questions, littéraires, associées à une aide, sont suivies d'une question de grammaire et d'une proposition d'activité (écrit d'appropriation, approfondissement documentaire, etc.).

### ➤ **Un parcours « Notre monde vient d'en rencontrer un autre »**

Ce parcours permet d'analyser, à travers 7 extraits de textes du XVI<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle, les rapports entre Européens et Amérindiens lors de la découverte du Nouveau Monde de manière à saisir la difficulté à comprendre l'altérité.

### ➤ **Le dossier Nouveau Bac**

Le dossier inclut des prolongements artistiques et culturels (adossés à un encart couleurs), ainsi qu'une rubrique « Objectif bac » permettant de s'entraîner sur les nouvelles épreuves du bac.

# EXOS & SUJETS

## Les corrigés

### Des clés pour vous guider

- **1. Ce que l'on ignore est-il vraiment barbare ? (p. 52)**  
→ **Des cannibales, p. 25 (l. 122) à 27 (l. 157)**

#### **1. Comment l'argumentation est-elle structurée ? Sur quelle figure centrale est-elle élaborée ?**

- L'extrait s'articule sur l'opposition entre Nature et Artifice (technique) : le nouveau monde renferme « les vraies et plus utiles naturelles vertus et propriétés » (l.134-135), tandis que notre monde ancien les a corrompues. Elle recoupe l'opposition traditionnelle entre Nature et Culture.
- L'argumentation de Montaigne consiste à opérer un renversement autour du concept de barbarie et de sa définition toujours erronée puisque proférée par ceux qui sont conditionnés par leur propre culture (l.125-127) : le sauvage n'est pas celui que l'on nomme ainsi, mais nous-mêmes qui les avons corrompus.

#### **2. Comment Montaigne dénonce-t-il l'ethnocentrisme ?**

- En s'impliquant par l'emploi du « nous » (dès l. 125) qui fonctionne comme un examen de conscience : Montaigne se place du côté des corrupteurs, dans un aveu qui prend ainsi plus de force.
- Par l'usage d'images variées : « nous avons abâtardies » (l. 135) ; « nous avons étouffé » (l. 143) ; la puissance de « la mère nature » (l. 140).
- Et par des formulations hyperboliques qui accusent l'occident : « merveille honte à nos vaines et frivoles entreprises » (l. 143-144).

#### **3. En quoi ce passage fonde-t-il le mythe du bon sauvage ?**

- Parce qu'il associe les Amérindiens au monde primitif, respectueux de la mère-nature (l. 140), pur (« pureté » l. 143) et vertueux (l. 134).
- Un monde idyllique, un Éden d'avant la Chute rendu par la formule finale « naïveté originelle » (l. 157). Montaigne propose une lecture morale et religieuse du Nouveau Monde : un monde d'avant la faute.

#### **4. GRAMMAIRE. Identifiez les valeurs du présent de l'indicatif dans le passage.**

On distingue :

- le présent de l'énonciation, celui de l'écriture des *Essais* (par exemple, à la l. 166 « je trouve ») ;
- le présent de vérité générale, celui des sentences (par exemple : « il n'y a rien de barbare », à la l.167). Noter que l'usage du présent de vérité générale dans cet exemple sert à ôter la connotation négative du terme « barbare », et non à évoquer la coutume.

## **5. POUR ALLER PLUS LOIN. Faites une présentation de l'ouvrage *Tristes Tropiques* (1955) de Claude Lévi-Strauss et de son célèbre *incipit*.**

- Les élèves peuvent s'aider du lien suivant :

<https://www.bnf.fr/fr/lanthropologie-et-lethnologie#bnf-d-couvrir-le-domaine> et illustrer leurs propos à partir des croquis de Lévi-Strauss numérisés par la BNF :

<https://archivesetmanuscrits.bnf.fr/ark:/12148/cc134071>

Les travaux de Vincent Debaene sur Lévi-Strauss peuvent aider, en particulier sa préface à l'édition Pléiade des Œuvres de l'ethnologue (Paris, Gallimard, 2008).

Les archives de l'INA comprennent la vidéo en ligne d'un entretien de Bernard Pivot avec Claude Lévi-Strauss à propos de *Tristes tropiques* : <https://www.ina.fr/video/I06292951>

- Le début de *Tristes Tropiques* est fameux pour son aspect paradoxal. Lévi Strauss y condamne les voyages : « Je hais les voyages et les explorateurs ». Outre son art de la formule concise et frappante, ce passage entre en résonance avec les *Essais* de Montaigne : en prenant la civilisation occidentale pour objet et en la comparant aux cultures primitives du monde, en montrant que tout progrès technologique se paye toujours par une perte sur un autre plan, *Tristes tropiques* opère une salutaire mise en perspective, déjà inaugurée par les *Essais* auxquels les critiques contemporains n'ont pas manqué de les comparer.

- On pourra sensibiliser les élèves à l'écriture de l'ethnologue, de facture classique, qui lui a presque valu le prix Goncourt en 1955. Il s'agit bien d'un texte littéraire, plus que scientifique.

### ➤ **2. Des polygames sentimentaux (p. 53).**

**→ « Des cannibales » (p. 46, l. 445-481)**

## **1. Pourquoi Montaigne se réfère-t-il à la Bible ?**

Montaigne cherche, en citant la Bible, à légitimer la polygamie. Plusieurs exemples bibliques lui permettent de justifier cette pratique rendue commune aux patriarches bibliques et aux Indiens Tupi.

## **2. Quel argument permet le passage de la défense de la polygamie à la défense des Amérindiens ?**

L'argument de la polygamie comme pratique réfléchie et non subie par la coutume. Montaigne souligne que les Amérindiens, loin de se soumettre à « l'autorité de leur ancienne coutume » (l.458), l'assument « par discours et jugement », comme fait un trait culturel défendable intellectuellement. Montaigne passe alors à l'idée d'une culture propre aux Amérindiens, faite de poésies amoureuses et de chansons guerrières.

## **3. À quel type de poésie la chanson amérindienne est-elle comparée ?**

En bon humaniste, Montaigne compare pour finir les chansons amérindiennes à celles d'Anacréon, poète de l'Antiquité grecque. Ce qui est encore une manière délicate de légitimer leur culture littéraire, tout aussi valable que celle tant respectée de l'élite renaissante en Europe.

Le rapprochement final entre les termes de « barbarie » et « Anacréontique » apporte une touche d'humour par le renversement conclusif des valeurs : les cannibales ont une culture aussi digne que celle des humanistes européens. Le système comparatif mis en place par Montaigne, qui refuse de hiérarchiser les valeurs culturelles, renforce sa défense des pratiques Tupi.

#### **4. GRAMMAIRE. Analysez les marques de l'énonciation dans les lignes 456-461.**

Montaigne délaisse ici l'emploi de la première personne et privilégie les tournures impersonnelles comme « on ne pense pas », « il faut alléguer », et générales comme « tout ceci ». C'est une manière de donner du poids à son argumentaire qui semble plus solide par l'emploi de ces formes sentencieuses et gnomiques.

Il prévient ainsi l'argument que l'on pourrait lui opposer (que « tout ceci se fasse par simple et servile obligation à leur usance »).

#### **5. POUR ALLER PLUS LOIN. Les 50 millions d'Amérindiens luttent pour la reconnaissance de leurs droits politiques par le biais d'expressions artistiques. Vous ferez une recherche sur l'une d'elles que vous présenterez dans un exposé oral structuré de 15 minutes.**

Cet exposé requiert un travail de recherche sur l'actualité des Amérindiens et les lois votées en leur faveur.

Les élèves peuvent consulter les sites suivants :

– Amnesty International (voir par exemple, l'article en ligne « Les risques pris par les femmes pour défendre l'environnement et les droits des populations indigènes » par Erika Guevara-Rosas :

<https://www.amnesty.org/fr/latest/news/2019/05/risks-women-take-defend-environment-indigenous-people/>),

– Survival international (<https://www.survivalinternational.fr>) ;

– le Centre de documentation, de recherche et d'information des Peuples autochtones (le Docip) : <https://www.docip.org/> ;

– le site de l'association De la Plume à l'écran centrée sur la représentation au cinéma et au cinéma des autochtones : [www.delaplumealecran.org/](http://www.delaplumealecran.org/) .

### ➤ **3. Un monde-enfant supérieur aux Conquistadores (p. 114).**

**→ « Des Coches », p. 93-95**

#### **1. Quelle est la structure du texte ? Quelles qualités des Amérindiens valorise-t-elle ?**

La structure du passage se fonde sur un renversement de valeurs : non seulement la découverte d'un monde nouveau entraîne des incertitudes et donc la faiblesse des Occidentaux, mais les Européens ne dispensent pas leurs savoirs comme ils le pensent : au contraire, ils contaminent (voir « contagion », l. 420) cet enfant en lui transmettant des maladies plutôt que des richesses.

Le monde des Amérindiens s'en trouve valorisé parce que proche et respectueux de la Nature, vigoureux tandis que l'occident touche à sa fin selon les prédictions auxquelles croyaient les hommes de la Renaissance (voir note 3, p. 93), pertinent et intellectuellement éclairé (l. 427), artistiquement très raffiné (l. 427-435), et spirituellement supérieurs (l. 435-438). Dans tous les domaines du savoir, de l'art et de la morale, les Amérindiens sont présentés comme supérieurs aux conquérants occidentaux.

## 2. Expliquez la parenthèse de la première phrase.

La philosophie de Montaigne, dans la lignée de celle de Pyrrhon (III<sup>e</sup> av. J.-C.), se caractérise par la suspension du jugement : les opinions humaines étant changeantes, la vérité absolue est impossible. Ce qui explique que Montaigne critique que l'on impose aux autres « ses opinions », comme le font les conquistadores et les Européens en général au Nouveau Monde (l. 421 : « nous lui aurons bien cher vendu nos opinions et nos arts »).

Rien n'étant certain, nous ne savons pas si le Nouveau monde découvert au début de la Renaissance est le dernier à découvrir : selon Montaigne, rien ne prouve qu'il n'existe pas d'autres mondes à découvrir, tant le savoir des hommes est limité. Telle est la leçon sceptique de cette première parenthèse qui corrige le début de la phrase au singulier (« un autre ») et teinte l'ensemble de sa réflexion de cette philosophie.

## 3. Repérez et analysez la métaphore filée du monde-enfant.

L.411 « si nouveau et si enfant » ; « son a, b, c »

l. 412-413 : série de négations pour évoquer la nudité, l'inexpérience

l. 414 : « tout nu, au giron » « mère nourricière » renvoient à la petite enfance, où l'enfant est entièrement dépendant de sa mère pour le nourrir

l.421 : « monde enfant »

422 : « fouetté » comme on éduquait les jeunes enfants pour leur enseigner « la discipline »

Montaigne déploie cette métaphore ici, mais aussi dans l'ensemble de l'essai « Des coches », participant ainsi au mythe du bon sauvage, proche la pureté de Mère nature.

## 4. GRAMMAIRE. Relevez les expansions du nom dans la description des lignes 427 à 435.

Il s'agit de la description des merveilles artistiques des Amérindiens : Montaigne les valorise par des adjectifs épithètes (« épouvantable »), des adverbes (« excellentement »), des groupes nominaux prépositionnels (« en pierreries, en plume etc. »), des propositions subordonnées (« où tous les arbres [...] étaient » ; « qui naissaient »). L'emploi d'énumérations amplifie l'effet des expansions valorisantes.

## 5. POUR ALLER PLUS LOIN. Dans l'exposition *Trésors photographiques de la BNF*, choisissez une photographie que vous analyserez en une trentaine de lignes.

Faire préciser le lieu et le cadre de la prise de vue (localisation géographique, studio ou extérieur) ; la mise en scène du sujet ; le cadrage et la composition (type de plan, fond neutre ou signifiant) ; la distance ou l'empathie avec le sujet.

Il s'agit de faire prendre conscience aux élèves qu'une photo d'autochtones est toujours une mise en scène à interpréter, une prise de position qui se traduit par des éléments artistiques (composition, lumière, placement, etc.).

➤ **4. Barbarie européenne contre sagesse amérindienne (p. 115).**

**→ « Des Coches », p. 101-103**

**1. Comment le parallélisme des deux discours rapportés est-il élaboré ?**

Le parallélisme entre le discours des colonisateurs et celui des Amérindiens se fonde sur une reprise mot à mot, introduite par « quant à » répété aux lignes 525, 526, 530, 537 et 540. Ces anaphores soulignent la reprise des thématiques identiques.

Mais ce parallélisme est tronqué parce qu'amplifié dans le discours des Amérindiens : à la formule lapidaire de la ligne 524 « y ajoutant quelques menaces » des conquistadores, correspond, dans le second discours rapporté, un développement plus incisif qui s'étend des lignes 542 à 548, de « ainsi » à « leur ville », et qui comprend une conclusion très menaçante qui exhibe les sévices auxquels les colons doivent s'attendre (« leur montrant les têtes d'aucuns hommes justiciés »).

**2. Sur quels procédés la critique du *requerimiento* repose-t-elle ?**

Le ton est ironique, bien sûr, et Montaigne conclut les deux discours rapportés par une intrusion de l'énonciateur sous la forme d'une antiphrase mise en relief par le présentatif « voilà » : « un exemple de la balbutie de cette enfance ».

Cette chute n'en est que plus savoureuse puisqu'elle se retourne efficacement contre les colons en les ridiculisant : eux qui croyaient être forts et menaçants se trouvent, à la fin de ce second discours, faibles et menacés.

**3. Comment Montaigne nuance-t-il l'image du Nouveau Monde-enfant ?**

L'antiphrase ironique lui permet de balayer les stéréotypes de l'ingénuité et de la candeur attachés à la figure des Amérindiens du Nouveau Monde, ainsi que l'image de leur inculture : leur différente culture n'est pas le signe d'une faiblesse. Par-là, Montaigne offre une leçon de relativisme en décentrant le regard sur la culture et les savoirs amérindiens : l'étranger dispose d'un autre système de pensée qui n'est en rien inférieur au nôtre. Il nous faut donc cesser de tout aborder d'un point de vue supérieur. Belle et sage leçon d'humilité, toujours opportune à relier à son essai I, 25 sur l'éducation<sup>1</sup> : souvenons-nous que chez Montaigne, réformer l'éducation commence par la réformation du maître qui doit avoir une tête bien faite plutôt que bien pleine<sup>2</sup> !

On continue encore à penser que cette formule caractérise l'élève, alors que Montaigne l'utilise pour le maître, gommant ainsi l'idée que le savoir donne une supériorité sur le jugement de l'enfant. Pour le philosophe, tout jugement se vaut puisque notre esprit n'est capable que d'opinions contingentes ! Aucune n'est supérieure à une autre.

**4. GRAMMAIRE. Transformez le discours indirect des lignes 525 à 542 en discours direct.**

La traduction de Guy de Pernon reprend le texte de Montaigne au discours direct : elle est donc d'une grande aide.

La réponse fut telle : « Quant à être paisibles, vous n'en portez pas la mine, si vous l'êtes ; quant à votre Roi, puisqu'il demande, il doit être indigent et nécessiteux ; et celui qui a lui a fait cette

---

<sup>1</sup> Voir Montaigne, *Essais et autres textes sur la question de l'homme*, édition de N. Oddo avec une traduction en français moderne par Guy de Pernon, Paris, Hatier, Classiques & Cie Lycée, 2012, p. 36-65.

<sup>2</sup> Montaigne écrit : « Je voudrais aussi qu'on fût soigneux de lui [à l'enfant] choisir un conducteur qui eût plutôt la tête bien faite que bien pleine ». Voir édition citée, ligne 31, page 39.

distribution, homme aimant dissension, d'aller donner à un tiers chose qui n'était pas sienne, pour les mettre en débat contre les anciens possesseurs ; quant aux vivres, nous vous en fournirons ; d'or, nous en avons peu, et c'est chose que nous mettons en nulle estime, d'autant qu'elle est inutile au service de notre vie, là où tout notre soin regarde seulement à la passer heureusement et plaisamment ; pourtant, ce que vous pouvez en trouver, sauf ce qui est employé au service de nos dieux, prenez-le hardiment ; quant à un seul Dieu, le discours nous en a plu, mais nous ne voulons pas changer de religion, nous en étant si utilement servie si longtemps, et nous n'avons accoutumé prendre conseil que de nos amis et reconnaissants ; quant aux menaces, c'est signe de faute de jugement d'aller menaçant ceux desquels la nature et les moyens sont inconnus. »

##### **5. POUR ALLER PLUS LOIN. En conservant l'ironie de ce passage, imaginez le discours tenu par les Espagnols afin d'être conduits vers les mines d'or.**

- Il s'agit d'écrire un discours, sans que soit précisé quel type de discours est attendu : le choix est ouvert. La difficulté majeure consiste surtout dans le maintien de la tonalité ironique que l'on peut commencer par définir : l'ironie, qui consiste à se moquer d'une cible, implique la dissimulation (le décalage entre ce qui est dit et ce qui est pensé) et donc une distance entre l'énonciateur et l'énoncé.

Il faut donc penser à utiliser les différents procédés de l'ironie :

- l'antiphrase : l'inversion de sens qui consiste à utiliser un terme valorisant pour dévaloriser et ridiculiser ou bien le contraire comme chez Montaigne ;
- l'emphase, L'hyperbole, la répétition
- la litote, l'allusion
- le contraste (de langue par exemple), changement de registre, rupture
- les indices typographiques de l'ironie : guillemets, points de suspension, le point d'exclamation

Le but de l'ironie reste enfin à définir : charge satirique, mais aussi visée didactique.

- La consigne suggère la dissimulation et la ruse des conquistadores pour accéder à l'or : leur discours doit chercher à convaincre les Amérindiens de les conduire à une mine. Il s'agit plutôt de choisir de souligner la ruse des colons pour les dévaloriser, voire les ridiculiser, dans la lignée du texte de Montaigne, pour mettre en lumière leur cupidité (la lecture de *l'Avare* de Molière ou celle des *Caractères* de La Bruyère – chapitre XII – par exemple, peuvent aider).

## **Les lectures d'images : Images et imaginaires du Brésil**

### ➤ **L'America tertia pars → image p. II du cahier couleurs**

#### **1. Qu'expriment le visage et la position des bras de Staden au second plan ?**

Hans Staden (1525-1579) est un aventurier allemand parti en Amérique du Sud. Mais le navire sur lequel il s'était embarqué échoue au large du Brésil : il est fait prisonnier par une tribu Tupinamba qui le tint captif neuf mois durant. Il put cependant lui échapper en 1555, retourner en Europe et écrire le récit de ses aventures qui parut en 1557 et connut un vif succès. Théodore de Bry reprend ce récit dans son recueil et y adjoint des gravures colorisées en 1592.

Sur chacune des gravures, Hans Staden représente le regard des Européens ici scandalisés devant la scène d'anthropophagie. Ses bras et son visage expriment l'horreur éprouvée par un Européen face à ce rituel Tupi. Hans Staden semble parler, sans doute pour exhorter les Amérindiens à cesser leur rituel.

#### **2. Comment le contraste entre Staden et les Tupi est-il rendu ?**

Le contraste est rendu par les couleurs : Staden arbore une barbe rousse et une peau blanche tandis que les Tupi ont la peau plus foncée, voire mate, et les hommes sont tatoués. Les tatouages sont rendus plus visibles par les couleurs rouge et bleu.

On notera aussi le contraste chromatique entre les hommes et les femmes Tupi : ces dernières ont la peau plus claire, les cheveux longs et ne portent que des perles au cou ou aux poignets, tandis que les hommes Tupi sont rasés, tatoués et portent des plumes autour de la taille.

#### **3. Comment expliquer que cette gravure soit devenue emblématique du cannibalisme et qu'elle le reste de nos jours encore, jusque dans l'article Wikipédia ?**

C'est qu'elle symbolise la peur la plus grande des Européens face aux Indiens Tupi : celle de se faire manger. Elle incarne la peur de l'autre. Jean de Léry en joue beaucoup dans son récit, en se mettant en scène ridiculement effrayé alors que les Tupi ne cherchent qu'à faire sa connaissance. Cette gravure qui illustre encore la définition du terme « cannibalisme » sur Wikipédia.

On peut expliquer cette fascination par notre curiosité morbide, sans doute mêlée à l'appétit sexuel, l'anthropocentrisme et la transgression du religieux. L'anthropophagie fascine en effet autant qu'elle répugne : que l'on songe notre intérêt pour les histoires de cannibalisme dans la littérature ou le cinéma comme le tueur en série Hannibal Lecter, inventé par un romancier en 1981, qui devient personnage d'une saga de 5 films (*Le Silence des Agneaux*) avant d'être le héros d'une série. Pour les Occidentaux, le cannibalisme est un crime qui touche aux frontières de l'inhumanité : c'est un tabou religieux qui puise aux sources de notre civilisation. D'abord dans l'Antiquité gréco-latine : Zeus-Jupiter échappe au cannibalisme de son père, Cronos-Saturne, qui dévorait ses enfants par crainte de perdre son pouvoir. Ensuite, dans les fondements du christianisme : la chair est sacrée parce qu'à l'image de Dieu. La dévorer est une phobie chrétienne. Enfin, on a souvent rapproché l'appétit sexuel de l'appétit tout court, en particulier pour expliquer les actes du japonais Issei Sagawa, rendu célèbre en 1981 pour avoir tué et mangé en partie une jeune étudiante dont il se disait amoureux...

Dans nos imaginaires occidentaux, l'anthropophagie reste une pratique animale, teintée d'exotisme, en partie par le fait du mythe littéraire du bon sauvage : en 2012, Georges Guille-Escuret, anthropologue et auteur des *Mangeurs d'autres* (Paris, EHESS, 2012) expliquait que : « La fascination vient de ce que pour nous, le cannibalisme représente la préhistoire. Les civilisés fantasment à travers un retour imaginaire sur le passé. Le phénomène rassure en même temps qu'il inquiète : nous sommes civilisés donc nous échappons à ça, mais il y a aussi l'idée que nous portons quelque chose au fond de nous, qui remonte du fond des âges ».

➤ **« Les Pêcheurs » (p. 155) → image en 2<sup>e</sup> de couverture**

Pendant plus d'un siècle, de 1687 à 1794, les artisans de la Manufacture Royale des Gobelins ont tissé les tapisseries de la Tenture des Indes, tant la vogue de ces tapisseries eut de succès. On en compte 170 pièces qui témoignent toutes du goût pour les « Indes » de l'époque, c'est-à-dire le Brésil et l'Afrique. Elles ont pour origine des peintures signées Albert Eckhout, artiste hollandais qui peignit en grandeur nature son enchantement pour la nature luxuriante du Brésil, alors occupée par la Hollande (1636-1644). Faites en laine et soie, elles nécessitaient deux à quatre années de travail chacune pour 20 m<sup>2</sup>.

Offertes à Louis XIV en 1679 par l'ancien gouverneur hollandais de cette région, le prince Jean-Maurice de Nassau, elles servirent de modèles aux artisans de la Manufacture Royale des Gobelins à Paris. Ces tentures représentent un Brésil réinventé qui correspond à l'idée que l'on se faisait du Nouveau Monde à cette époque : s'y mélangent Amérique et Afrique.

Les rois utilisaient ces tentures comme cadeaux diplomatiques afin de diffuser l'art et le savoir-faire français à l'étranger. C'est pourquoi cette tenture des pêcheurs se trouve au musée d'Amsterdam.

**1. Quelles sont les composantes de cette tapisserie ?**

Un Indien, à droite, un genou à terre, tire à l'arc vers la gauche : une femme noire, assise près de lui, tient une corbeille de fleurs et le regarde ; deux pêcheurs à peau rouge, dans l'eau jusqu'au torse, le regardent aussi en tirant un filet de pêche. La nature luxuriante entoure cette scène dominée par un grand palmier.

**2. Comment l'idée d'une nature abondante est-elle rendue ?**

Par la composition puisque les éléments naturels, faune et flore, entourent les quatre personnages représentés ; on notera qu'au centre de la tenture figure le panier de fleurs, sorte de corne d'abondance réinventée par l'artiste pour symboliser la luxuriance de ce Nouveau Monde. Les oiseaux semblent surgir de ce centre floral, tenu à bout de bras par le seul personnage féminin, sorte de nouvelle Cérès, déesse de la fertilité de la nature.

**3. Quelle signification revêt la rencontre entre l'Africaine et les Amérindiens ?**

L'idée que pour les Européens des xvii<sup>e</sup> et xviii<sup>e</sup> siècles, l'ailleurs est quasi indifférencié : Afrique comme Amérique du Sud incarnent le Nouveau Monde. C'est le signe d'un regard européocentré.

## Les sujets d'écrit et d'oral

### ➤ 1. Sujet de dissertation

Dans la conclusion de son essai sur la représentation de l'autre (*Le Miroir d'Hérodote. Essai sur la représentation de l'autre*, 1980, 2001), l'historien François Hartog écrit que « dire l'autre, c'est bien évidemment une façon de parler de nous ».

**Que pensez-vous de cette affirmation au regard de votre lecture de « Des cannibales » et « Des cochés » de Montaigne, et des textes étudiés dans le cadre du parcours « Notre monde vient d'en trouver un autre » ?**

#### Introduction

S'interrogeant sur les difficultés pour les auteurs, historiens ou ethnologues, à rendre compte de l'altérité culturelle, François Hartog affirme que « dire l'autre, c'est bien évidemment une façon de parler de nous ». Cette évidence rendue par l'adverbe de sa formule semble particulièrement parlante pour les *Essais* de Montaigne parus à l'automne de la Renaissance puisque le gentilhomme gascon entreprend avant tout dans son œuvre de « se dire » : toute chose renvoie, de manière directe ou oblique, au projet pionnier à cette époque, d'exprimer son « moi ». Les autres échapperaient-ils donc inexorablement à notre compréhension ? Cette apparente évidence mérite d'être interrogée tant on est frappé à la lecture des *Essais* par leur dimension universelle, bien éloignée d'un journal intime et autocentré : Montaigne s'examine, certes, mais pour mieux rendre compte des autres, Indiens Tupi ou simples soldats romains, précisément par un décentrement de son regard. Ce qui est en jeu, pour l'ami si cher d'Étienne de La Boétie auquel il consacre son essai fameux, « De l'amitié », c'est moins une saisie narcissique du monde qui l'entoure, qu'une sagesse philosophique présidée par la recherche d'un échange véritable avec autrui. Cette conversation élargie au monde qui l'entoure, ancien comme contemporain, est ce qui fonde l'écriture même des *Essais* : une écriture de la fraternité et de la confiance envers les autres.

#### **1. Montaigne semble donner raison à François Hartog : « je ne dis les autres que pour d'autant plus me dire » (I, 26)**

- Dans son *Avis au Lecteur*, Montaigne explicite son projet : « je suis moi-même la matière de mon livre » écrit-il. Il précise aussi : « Que si j'eusse été entre ces nations qu'on dit vivre encore sous la douce liberté des premières lois de nature, je t'assure que je m'y fusse très volontiers peint tout entier, et tout nu. » Le Nouveau Monde et ses habitants autochtones sont donc présents dès le seuil des *Essais*, mêlés au projet d'écriture de soi. Montaigne pratique en effet une écriture oblique : tous les sujets lui permettant d'examiner son jugement (c'est le sens du mot « essai »), ils sont une manière biaisée de mieux se connaître.
- Pour lui, fréquenter les autres est un moyen d'aiguiser sa pensée, de la confronter à celle d'autrui : l'art de la conversation lui est essentiel parce qu'il lui permet aussi d'explorer des pans de lui-même, de sa pensée, de son jugement.

#### **2. Cependant, pour Montaigne, l'examen de soi est une manière de mieux revenir vers les autres**

- L'absolu leur étant inaccessible, les hommes ne peuvent avoir accès qu'à leur jugement. Le scepticisme de Montaigne préside à cette idée : seul notre jugement peut être saisi par le biais de nos opinions, variables et contingentes, tout le reste échappe à l'homme. (Montaigne, « Des cochés », p. 91 et « Des Cannibales », l. 125-127)

- Mais chaque homme étant le « patron » (au sens de modèle de couture) de tous les autres, ses opinions reflètent celles des autres, lecteurs compris, qui doivent donc les amender en faisant à leur tour l'essai de leur jugement. Savoir que l'on ne formule que des opinions, et non des vérités, rend plus humble et plus ouvert aux autres. Ce décentrement permet à Montaigne d'entrer véritablement en contact avec autrui, l'esprit ouvert à leurs différences et lucide envers les erreurs des conquistadores.

### **3. Mais on ne peut établir d'échange véritable que dans la confiance**

- L'échange véritable entre les êtres s'établit par des choix esthétiques et stylistiques : Montaigne revendique l'authenticité, la sincérité et un style « soldatesque », sans affectations pour converser avec ses semblables. Il faut une parole vraie et sincère pour que cet échange ait lieu, y compris avec les lecteurs. C'est ce qu'il admire chez les Tupi qui ne connaissent ni « le mensonge, ni la trahison, ni la dissimulation » (p. 29, l. 176-177) et qui viennent vers les Européens « sous couleur d'amitié et de bonne foi » (p. 97, l. 464).

- Une rhétorique particulière est mise en place qui, pour relayer la voix des autochtones, recourt au style direct (Diderot, p. 127) ou indirect (Montaigne, p. 49-51), y compris en langue amérindienne (Thévet, p. 122 et Léry, p. 125), aux comparaisons mélioratives (voir les chansons des Tupi chez Montaigne, p. 49), aux métaphores laudatives (celle du monde-enfant de Montaigne, p. 93, l. 421) aux formes expressives du discours comme les exclamations et les questions rhétoriques (Diderot, p. 127 et Carrière, p. 133), et enfin aux systèmes d'opposition entre les sages étrangers et les Européens corrompus (Montaigne, p. 49, l. 475 ou Diderot, p. 127). Ce qui n'exclut pas le recours à l'humour et l'ironie (Montaigne, p. 51, l. 514-515).

## ➤ **2. Commentaire (page 158)**

### **Jean de Léry, *Histoire d'un voyage fait en terre de Brésil* (1578) • p. 125, texte 3**

#### **Introduction**

La découverte du Nouveau Monde a suscité nombre d'ouvrages à la Renaissance, du journal au récit de voyage, en passant par la compilation humaniste de savoirs sur le monde. Lorsque le cordonnier protestant Jean de Léry s'embarque en 1557 pour le Brésil, il ne pense sans doute pas encore devenir pasteur à son retour, puis auteur vingt ans après cette expérience écrite « à l'encre de Brésil », selon sa formule, c'est-à-dire à l'encre du bois de *pau*, une encre rouge et indélébile, pour assurer à son lecteur la véracité de son récit intitulé *Histoire d'un voyage fait en terre de Brésil* et publié en 1578. En bon ethnologue, Jean de Léry offre un grand nombre d'anecdotes vécues, comme celle de sa première rencontre avec les Tupi qui amène ses lecteurs occidentaux non seulement à connaître les us et coutumes et la langue des indiens Tupinamba, mais encore à réfléchir sur le pouvoir des mots et leur force incomparable pour démonter les préjugés charriés par les colonisateurs. L'échange véritable mis en scène par le pasteur-écrivain se fonde sur le rire partagé autour du nom de Léry, désormais un nom d'auteur.

### 1. Un récit comique

- Comique verbal : le récit est vivement mené par l'usage du dialogue entre Léry et les Tupi. Le discours direct confère de la vivacité à cet échange rendu comique par le choix des termes pittoresques en langue Tupi, mais surtout par le jeu de mot fondé sur le nom de l'auteur. Traduit en langue Tupi, le nom de l'auteur acquiert un sens comique, encore amplifié par Léry qui lui adjoint un adjectif plaisant. Par ailleurs, la référence savante au mythe de Circé (40) pour décrire une anecdote amusante joue sur le décalage burlesque entre culture humaniste/ expérience humaine basse.
- Comique gestuel : le rituel d'accueil des Tupi est d'abord décrit, avant d'être analysé par Léry qui se met en scène non sans autodérision. Ainsi, leurs gestes paraissent-ils d'abord insensés, avant de prendre un sens profond qui souligne l'hospitalité, l'innocence et le plaisir du jeu des Tupi.
- Enjeux du rire : Léry ne cherche pas à se moquer des Tupi, mais au contraire de rire avec eux, dans un partage fraternel et complice. Signe de culture et de distance face à ses préjugés, le rire permet cet échange entre l'auteur et les Amérindiens. Parler une langue ne suffit pas à en comprendre la culture ni les fondements, mais pouvoir rire en cette langue est le signe d'une maîtrise plus profonde de cette altérité et d'un partage plus complet entre des êtres que tout semble séparer.

### 2. Une anecdote au service du mythe du bon sauvage

- L'émerveillement de la première rencontre rendue par le champ lexical de la surprise : « merveilleusement étonnés » (5), « je pensais avoir tout perdu », « je ne savais où j'en étais » (21), « admiration » (36). On note que les termes s'attachent à Léry et aux Amérindiens : tous sont surpris par la culture de l'autre. Ce décentrement du regard est assez rare à la Renaissance (et plus tard !) pour être valorisé. Il passe précisément par l'étonnement, révélateur d'incompréhension qu'il faut savoir accepter pour la dépasser et accéder à l'échange véritable.
- les caractérisations positives des Tupinamba : Léry soigne les caractérisations des Amérindiens, curieux d'autrui sans agressivité, admiratifs de l'étranger qui se présente à eux, capables de rire aux jeux de mots, ayant une mémoire extraordinaire (voir les hyperboles finales). Tout concourt à en proposer une image laudative qui participe à l'élaboration du mythe du bon sauvage qui se déploiera avec les philosophes des Lumières.

### 3. Une communication véritable

- Les inversions de point de vue : l'enjeu de ce passage est précisément le décentrement du regard : Léry adopte tour à tour le point de vue des Tupi et celui des Occidentaux dans la mise en scène du moment de la rencontre en deux temps. Léry est d'abord étourdi (l.19), puis comprend le sens des gestes des Tupi.
- Par cette expérience personnelle, Léry offre une leçon sur une manière idéale de communiquer entre les peuples : parvenir à rire ensemble à partir de peu de mots nécessite cependant un brin d'autodérision. Il faut être capable de rire de soi pour rire avec autrui, aussi lointain qu'il soit. Il offre aussi une expérience véritable et authentique : discours direct, mots tupi et mention des coutumes montrent le souci de précision ethnologique de Léry, à la base d'une communication véritable et d'une compréhension meilleure entre les peuples.
- On peut noter la dimension méta-textuelle de ce passage qui permet une réflexion sur ce qu'est un échange en général, entre les êtres, comme entre un auteur et ses lecteurs. Léry fait rire par cette anecdote qui a pour vocation de modifier le regard des Européens sur les Amérindiens : le pouvoir des mots ressort conforté de cette anecdote. Devenir auteur, c'est faire l'expérience de l'altérité : en gagnant la sympathie des Amérindiens, Léry gagne aussi celle de ses lecteurs.

➤ **3. Sujet d'oral (page 159)**

**Explication d'un passage : début de « Des Cannibales » • p. 15-18 (l. 1-35)**

■ **Explication linéaire**

Le début de l'essai est déroutant, Montaigne pratiquant une écriture de la digression pour aborder la question du cannibalisme, c'est-à-dire celle de l'altérité la plus radicale puisqu'elle touche aux tabous occidentaux, par un biais surprenant : les combats militaires antiques. La dimension humaniste du propos se lit à travers ces références historiques initiales à Pyrrhus, Flaminius et Philippe, grands chefs de guerre de l'Antiquité. L'incipit déploie ainsi trois parties, marquées dans cette édition par des alinéas, inexistantes dans le texte original qui se présente d'un bloc.

• **Lignes 1-11 : Trois anecdotes historiques pour une conclusion philosophique.** Le premier paragraphe joue de l'art de la variation en proposant, sous trois formes différentes, trois anecdotes : celle du roi Pyrrhus recourt au discours direct, plus vivant ; celle des Grecs face à Flaminius est une simple et rapide allusion historique ; celle de Philippe, toute aussi allusive, comprend cependant une précision historique qui permet au lecteur érudit de la dater (« sous Publius Sulpicius Galba »). La dernière phrase s'ouvre sur le présentatif « voilà », indice du souci permanent chez l'auteur de s'adresser de manière directe et vivante à son lecteur : elle souligne la leçon philosophique tirée de ces trois exemples par la formulation sentencieuse du propos (usage du présent de vérité générale et du verbe d'obligation à la forme impersonnelle « il faut »). L'opposition entre la *vox populi* et la raison s'articule sur l'homophonie des termes « voie/voix » : elle valorise le terme clef chez Montaigne d'*opinion*. Selon lui, l'être humain ne peut que formuler des opinions contingentes, attachées à un moment et une situation provisoires : il n'a pas accès à une vérité absolue, ce qui lui proscrit toute forme de dogmatisme. Et puisque l'on ne formule que des opinions, notre jugement doit rester suspendu : c'est le fondement même de la philosophie pyrrhonienne de Montaigne.

• **Lignes 12-22 : La vanité de découverte du Nouveau Monde**

Montaigne poursuit son texte à la première personne après les considérations générales précédentes nourries de scepticisme pyrrhonien. Il part d'une expérience personnelle (sa rencontre privée avec un homme ayant vécu au Brésil) pour en déduire une réflexion philosophique de grande ampleur : pour lui, la découverte du Nouveau Monde est l'indice qu'il en existe encore d'autres et que nos connaissances sont limitées. Le motif de l'illusion nourrie par nos préjugés relie les deux paragraphes : de même que les militaires antiques ont été trompés parce qu'ils préjugeaient de leurs ennemis considérés comme des barbares, nous sommes trompés par nos faibles capacités humaines. Montaigne renvoie à la *miseria hominis* pour tirer une fois encore une leçon sceptique, formulée cette fois par des images simples « les yeux plus gros que le ventre » (proverbe populaire), « étreindre que du vent », renouvelant ainsi le motif antique, chrétien et baroque, de la vanité humaine (*vanitas vanitatum*).

• **Lignes 22-35 : Retour à l'Antiquité et aux preuves historiques de la faiblesse humaine**

L'incipit se poursuit par un retour aux références antiques et historiques, les deux paragraphes (1 et 3) construisant ainsi un cadre serré autour du thème du Nouveau Monde, central (2). Mais la référence au déluge renvoie aussi au Déluge biblique, concourant à la noirceur sceptique de ce tableau où le monde physique instable est sans cesse menacé d'engloutissement.

Pour Montaigne, le monde est « une branloire perenne » et rien n'est jamais stable, ni les pensées (de simples opinions susceptibles d'être remises en cause), ni les découvertes, ni les terres, ni les conquêtes, etc. Belle leçon de relativisme et d'humilité que cet *incipit* qui élargit le concept de « barbare » des campagnes militaires à la confrontation avec d'autres cultures.

Pour des compléments, voir l'article en ligne de João Ricardo Moderno, « Montaigne et le paradoxe de la barbarie. Le royaume des cannibales et les cannibales du royaume », dans *Rouen 1562. Montaigne et les Cannibales* : <http://ceredi.labos.univ-rouen.fr/public/?montaigne-et-le-paradoxe-de-la.html>

■ **GRAMMAIRE. Analysez la phrase : « J'ai eu longtemps avec moi [...] France Antarctique. » (l. 12 à 15)**

• Dans ces lignes, on relève une proposition principale, « j'ai eu longtemps avec moi un homme », et quatre propositions subordonnées relatives. Ces dernières complètent un GN ou un pronom et sont introduites par un pronom relatif :

- « qui avait demeuré dix ou douze ans » (caractérise « un homme ») ;
- « qui a été découvert en notre siècle » (caractérise « cet autre monde ») ;
- « où Villegagnon prit terre » (caractérise « l'endroit ») ;
- « qu'il surnomma la France Antarctique » (caractérise « terre »).

Par cette phrase complexe, Montaigne met en place une écriture qui requiert l'attention de son lecteur qu'il prépare ainsi à une remise en question radicale du concept de barbarie.

# Textes complémentaires

## Sur le thème de la barbarie

### ➤ **Texte 1 : Ovide, *Les Tristes*, Élégie X, 10 (« Ici, c'est moi le Barbare »)**

*Le poète Ovide (né en 43 av. J.-C., mort en 17 ap. J.-C.) a été relégué en 8 ap. J.-C. à l'autre bout de l'empire romain, à Tomes sur les bords de la Mer Noire (aujourd'hui Constantza en Roumanie), pour avoir déplu à l'empereur Auguste. Malgré les regrets manifestés dans des poèmes comme celui qui suit, il ne put jamais revenir à Rome.*

Depuis que je suis dans le Pont<sup>3</sup>, trois fois l'Ister<sup>4</sup>, trois fois les eaux de l'Euxin, ont été enchaînés par les glaces. Il me semble que mon exil a duré déjà autant d'années que les Grecs en passèrent sous les murs de Troie, la ville de Dardanus. On dirait ici que le temps est immobile, tant ses progrès sont insensibles ! tant l'année poursuit lentement sa révolution ! Pour moi le solstice n'ôte rien à la longueur des nuits. Pour moi, l'hiver n'amène pas de plus courtes journées. Sans doute, la nature a changé ses lois à mon égard, et prolonge, avec mes peines, la durée de toutes choses. Le temps, pour le reste du monde, suit-il sa marche ordinaire, et n'y a-t-il que le temps de ma vie qui soit en effet plus pénible sur les côtes de ce pays, dont le nom d'Euxin<sup>5</sup> est un mensonge, sur ce rivage doublement sinistre<sup>6</sup> de la mer de Scythie? Des hordes innombrables, qui regardent comme un déshonneur de vivre autrement que de rapines, nous entourent et nous menacent de leurs agressions féroces. Nulle sûreté au dehors. La colline sur laquelle je suis est à peine défendue par de chétives murailles, et par sa position naturelle. Un gros d'ennemis, lorsqu'on s'y attend le moins, fond tout à coup comme une nuée d'oiseaux, et a plutôt enlevé sa proie qu'on ne s'en est aperçu. Souvent même, dans l'enceinte des murs, au milieu des rues, on ramasse des traits<sup>7</sup> qui passent par-dessus les portes inutilement fermées. Il n'y a donc ici que peu de gens qui osent cultiver la campagne, et ces malheureux tiennent d'une main la charrue et de l'autre un glaive. C'est le casque en tête que le berger fait résonner ses pipeaux assemblés avec de la poix, et la guerre au lieu des loups sème l'épouvante au sein des troupeaux timides. Les remparts de la place nous protègent à peine, et, même dans l'intérieur, une population barbare mêlée de Grecs nous tient encore en alarme, car des barbares demeurent ici confusément avec nous, et occupent plus de la moitié des habitations. Quand on ne les craindrait pas, on ne pourrait se défendre d'un sentiment d'horreur, à voir leurs vêtements de peaux et cette longue chevelure qui leur couvre

<sup>3</sup> Le Pont-Euxin, nom ancien de la Mer Noire.

<sup>4</sup> Nom ancien du Danube.

<sup>5</sup> En grec, « favorable ».

<sup>6</sup> À la fois déplaisant et funeste.

<sup>7</sup> Flèches et javelots

la tête. Ceux même qui passent pour être d'origine grecque ont échangé le costume de leur patrie contre les larges braies des Perses<sup>8</sup> ; ils parlent, du reste, un langage commun aux deux races, tandis que je suis obligé de recourir aux signes pour me faire comprendre. Je suis même ici un barbare, puisque personne ne m'entend, et que les mots latins sont la risée des Gètes<sup>9</sup> stupides. Souvent, en ma présence, ils disent impunément du mal de moi, ils me font peut-être un crime de mon exil, et comme, tandis qu'ils parlent, il m'arrive d'approuver par un signe ou de désapprouver, ils en tirent des conclusions fâcheuses contre moi. Ajoutez à cela que le glaive est ici l'instrument d'une justice inique, et que souvent les parties en viennent aux mains en plein barreau. Ô cruelle Lachésis<sup>10</sup> qui n'a pas suspendu plus tôt la trame d'une vie condamnée à subir maintenant l'influence d'un astre si funeste ! Si je me plains de ne plus voir ni vous, ô mes amis, ni ma patrie, et d'être relégué aux extrémités de la Scythie, ce sont là des tourments réels ! J'avais mérité d'être banni de Rome, mais peut-être aussi n'avais-je pas mérité qu'on m'assignât cet horrible séjour ! Ah ! que dis-je, insensé ! la vie même pouvait m'être ravie sans injustice, puisque j'avais offensé le divin César !

---

<sup>8</sup> Lieu commun : les Perses sont moqués pour leurs habits longs.

<sup>9</sup> Ancien peuple thrace.

<sup>10</sup> L'une des Parques.

➤ **Texte 2 : Voltaire, Dictionnaire philosophique,**

**article « Anthropophage » (1764)**

*Dans cette transposition de la scène de l'entrevue cannibale de Montaigne, Voltaire féminise le cannibalisme, érotisant ainsi la rencontre entre deux mondes. Du baiser à la morsure, il n'y a qu'un pas que le philosophe franchit gaiment avec ironie, mais sa dénonciation des massacres légaux entre voisins n'en perd pas de sa virulence polémique.*

En 1725 on amena quatre sauvages du Mississipi à Fontainebleau, j'eus l'honneur de les entretenir ; il y avait parmi eux une dame du pays, à qui je demandai si elle avait mangé des hommes ; elle me répondit très naïvement qu'elle en avait mangé. Je parus un peu scandalisé ; elle s'excusa en disant qu'il valait mieux manger son ennemi mort que de le laisser dévorer aux bêtes, et que les vainqueurs méritaient d'avoir la préférence. Nous tuons en bataille rangée ou non rangée nos voisins, et pour la plus vile récompense nous travaillons à la cuisine des corbeaux et des vers. C'est là qu'est l'horreur, c'est là qu'est le crime ; qu'importe quand on est tué d'être mangé par un soldat, ou par un corbeau ou un chien ?

Nous respectons plus les morts que les vivants. Il aurait fallu respecter les uns et les autres. Les nations qu'on nomme policées ont eu raison de ne pas mettre leurs ennemis vaincus à la broche ; car s'il était permis de manger ses voisins, on mangerait bientôt ses compatriotes ; ce qui serait un grand inconvénient pour les vertus sociales. Mais les nations policées ne l'ont pas toujours été ; toutes ont été longtemps sauvages ; et dans le nombre infini de révolutions que ce globe a éprouvées, le genre humain a été tantôt nombreux, tantôt très rare. Il est arrivé aux hommes ce qui arrive aujourd'hui aux éléphants, aux lions, aux tigres dont l'espèce a beaucoup diminué. Dans les temps où une contrée était peu peuplée d'hommes, ils avaient peu d'art, ils étaient chasseurs. L'habitude de se nourrir de ce qu'ils avaient tué fit aisément qu'ils traitèrent leurs ennemis comme leurs cerfs et leurs sangliers. C'est la superstition qui a fait immoler des victimes humaines, c'est la nécessité qui les a fait manger.

Quel est le plus grand crime : ou de s'assembler pieusement pour plonger un couteau dans le cœur d'une jeune fille ornée de bandelettes à l'honneur de la Divinité, ou de manger un vilain homme qu'on a tué à son corps défendant ?

➤ **Texte 3 : Claude Levi-Strauss, *Race et histoire* (1961) « Le barbare c'est celui qui croit à la barbarie. »**

On sait, en effet, que la notion d'humanité, englobant, sans distinction de race ou de civilisation, toutes les formes de l'espèce humaine, est d'apparition fort tardive et d'expansion limitée. Là même où elle semble avoir atteint son plus haut développement, il est nullement certain - l'histoire récente le prouve - qu'elle soit établie à l'abri des équivoques ou des régressions. Mais, pour de vastes fractions de l'espèce humaine et pendant des dizaines de millénaires, cette notion apparaît totalement absente. L'humanité cesse aux frontières de la tribu, du groupe linguistique, parfois même du village ; à tel point qu'un grand nombre de populations dites primitives se désignent d'un nom qui signifie les "hommes" (ou parfois - dirons-nous avec plus de discrétion "les bons", "les excellents", "les complets"), impliquant ainsi que les autres tribus groupes ou villages ne participent pas des vertus - ou même de la nature humaine, mais sont tout au plus composés de "mauvais", de "méchants", de "singes de terre" ou "d'œufs de pou" [...]. Dans les Grandes Antilles, après la découverte de l'Amérique, pendant que les Espagnols envoyaient des commissions d'enquête pour rechercher si les indigènes possédaient ou non une âme, ces derniers s'employaient à immerger des blancs prisonniers afin de vérifier par une surveillance prolongée si leur cadavre était ou non, sujet à la putréfaction. Cette anecdote à la fois baroque et tragique illustre bien le paradoxe du relativisme culturel (que nous retrouverons ailleurs sous d'autres formes) : c'est dans la mesure même où l'on prétend établir une discrimination entre les cultures et les coutumes que l'on s'identifie le plus complètement avec celles qu'on essaye de nier. En refusant l'humanité à ceux qui apparaissent comme les plus "sauvages" ou les plus "barbares" de ses représentants, on ne fait que leur emprunter une de leur attitude typique. Le barbare c'est celui qui croit à la barbarie.

➤ **Texte 4 : Ronsard, « Complainte contre Fortune »,**

**Second Livre des Mélanges (1559)**

*Les poètes de la Renaissance se sont peu intéressés au Nouveau Monde : Ronsard méprise la réalité des découvertes, préférant reprendre le mythe antique de l'Âge d'or pour offrir une leçon morale aux Français de son temps.*

Je veux aucunesfois<sup>11</sup> abandonner ce monde,  
Et hasarder ma vie aux fortunes de l'onde :  
Pour arriver au bord, auquel Villegagnon  
Sous le pôle Antarctique a semé votre nom<sup>12</sup>.  
Mais, chétif que je suis, pour courir la marine<sup>13</sup>  
Par vagues et par vents, la fortune maline  
Ne m'abandonnerait, et le mordant émoi  
Dessus la poupe assis, viendrait avecques<sup>14</sup> moi.  
Pauvre Villegagnon, tu fais une grand faute  
De vouloir rendre fine une gent si peu caute<sup>15</sup>,  
Comme ton Amérique, où le peuple inconnu  
Erre innocemment tout farouche et tout nu,  
D'habits tout ainsi nu, qu'il est nu de malice,  
Qui ne connaît les noms de vertu, ni de vice,  
De Sénat, ni de Roi, qui vit à son plaisir  
Porté de l'appétit de son premier désir,  
Et qui n'a dedans l'âme, ainsi que nous, empreinte  
La frayeur de la loi, qui nous fait vivre en crainte :  
Mais suivant sa nature est seul maître de soi :  
Soi-mêmes<sup>16</sup> est sa loi, son Sénat, et son Roi :  
Qui à grands coups de soc la terre n'importune,  
Laquelle comme l'air à chacun est commune,  
Et comme l'eau d'un fleuve, est commun tout leur bien,  
Sans procès engendrés de ce mot Tien, et Mien.  
Pource<sup>17</sup> laisse-les là, ne romps plus (je te prie)  
Le tranquille repos de leur première vie :  
Laisse-les, je te prie, si pitié te remord,  
Ne les tourmente plus, et t'enfuis de leur bord.  
Las<sup>18</sup> ! si tu leur apprends à limiter la terre,  
Pour agrandir leurs champs, ils se feront la guerre,

---

<sup>11</sup> *Aucunesfois* : un jour.

<sup>12</sup> Ronsard dédie cette ode au frère de Gaspard de Coligny, l'instigateur de la mission protestante de Villegagnon.

<sup>13</sup> *La marine* : la mer.

<sup>14</sup> *Avecques* : avec. On compte donc trois syllabes.

<sup>15</sup> *Caute* : prudent, méfiant.

<sup>16</sup> *Soi-mêmes* : on compte trois syllabes, le « e » n'étant pas muet.

<sup>17</sup> *Pource* : pour cela.

<sup>18</sup> *Las* : hélas.

Les procès auront lieu, l'amitié défaudra<sup>19</sup>,  
Et l'âpre ambition tourmenter les viendra,  
Comme elle fait ici nous autres pauvres hommes,  
Qui par trop de raison trop misérables sommes<sup>20</sup>.  
Ils vivent maintenant en leur âge doré<sup>21</sup>.  
Certes pour le loyer d'avoir tant labouré<sup>22</sup>  
De les rendre trop fins, quand ils auront l'usage  
De connaître le mal, ils viendront au rivage  
Où ton Camp est assis<sup>23</sup>, et en te maudissant,  
Iront avec le feu ta faute punissant,  
Abominant le jour que ta voile première  
Blanchit sur le sablon<sup>24</sup> de leur rive étrangère.  
Pource laisse-les là, et n'attache à leur col  
Le joug de servitude, ainçois<sup>25</sup> le dur licol  
Qui les étranglerait sous l'audace cruelle  
D'un Tyran, ou d'un Juge, ou d'une loi nouvelle.  
Vivez, heureuse gent, sans peine et sans souci,  
Vivez joyeusement : je voudrais vivre ainsi :  
L'Iliade des maux<sup>26</sup>, qui ma raison travaille,  
Et ceux que le malheur en se jouant me baille<sup>27</sup>,  
En rompant mes desseins, ne m'aurait arrêté,  
Et gaillard je vivrais en toute liberté.

---

<sup>19</sup> *Défaudra* : manquera.

<sup>20</sup> Parce que nous avons trop de raison, nous sommes misérables.

<sup>21</sup> Allusion à l'âge d'or évoqué par les antiques Hésiode, Virgile et Ovide : un temps mythique idyllique.

<sup>22</sup> Au sens étymologique de labeur, travail pénible. En récompense de tous tes efforts pour les rendre trop fins.

<sup>23</sup> *Assis* : établi.

<sup>24</sup> *Sablon* : sable.

<sup>25</sup> *Ainçois* : ni.

<sup>26</sup> *L'Iliade des maux* : la longue série de malheurs, expression proverbiale.

<sup>27</sup> *Baille* : donne.